

Un délice, ou les fantômes des événements

Le temps est arrêté, et la domus est morte.

Le silence règne sur ce royaume vidé de ses habitants, pesant de tout son poids sur ce qui fut jadis un lieu de vie agité par l'affairement des esclaves, les discussions des maîtres et les jeux des enfants.

Un de ces silences rendus insupportables par des vrombissements venus de nulle part, qui évoquent sans joie le cri des absents.

Dans la nuit, la lumière immaculée de l'astre sélénite s'étend du sol au plafond, efface les rares couleurs des mosaïques, achève l'aspect fantomatique de la maison déjà abandonnée par les ombres.

Au sein de cet espace vide, surgissent des claquements osseux dont les saccades perturbent le calme lugubre des lieux.

Ce bruit - des sandales – est né dans l'entrée et, pas à pas, colonne après colonne, couloir après couloir, éclate violemment contre les dalles en approchant inéluctablement de son but. Ce son sec et cadencé cache derrière lui un timbre plus doux, plus léger, que seule une oreille tendue et habituée aux secrets du monde peut percevoir. C'est le bruit d'un spectre courant sur le carreau, le glissement d'une longue toge blanche de courtisane. Âme condamnée à errer chez les vivants, elle s'élève dans les airs, et ne semble reliée à notre sol que par les frottements provoqués par ses chutes inévitables. Un peu plus haut, une étroite ceinture de cuir à boucle d'or se serre autour d'amples hanches, maintient précairement l'étoffe. À son sommet, déséquilibré par deux saillies de chair, le tissu n'a d'autre garde-fou que deux manches à peine existantes.

Mystérieusement, deux bras s'en échappent. À l'extrémité de l'un, tendu et raide, se trouve une amphore emplie de vin exhalant l'odeur perdue des cités grecques. Sur l'autre, plié et leste, un plateau couvert de mets raffinés. Entre les deux repose un visage blanc comme l'os, beau comme la nacre, doux comme la soie.

Et derrière, une femme.

Elle est une offrande et elle tremble.

Elle s'arrête devant le cadre obscur d'une porte, gouffre béant tout droit sorti d'un tourbillon d'eaux noires. Au milieu des ténèbres, deux cercles scintillants la fixent. Le temps endormi jusqu'alors émerge lentement de sa stase, éveillé par le ton grave de la voix occupant les ombres :

– N'aie pas peur, viens donc par ici, que je te voie enfin de près.

Et, avec la tête baissée de ceux qui sont déjà vaincus, elle plonge dans la chambre, comme ceux qui ont tout perdu chez Charybde s'abandonnent à Scylla.

Étrange peur, la plus sombre des émotions, qui prend le pas même sur les âmes aguerries.

Dans une chambre sans fenêtre, assis sur son lit défait, la tête pendue entre les épaules et les bras entre les jambes, Hannibal pense. Il attend la venue de celle que ses généraux lui ont promise. « Une femme comme vous les aimez. Grande, belle et mûre.

Cultivée et spirituelle, pas comme les jolies idiotes dont les soldats raffolent. Choisie par le conseil des femmes de la ville ! »

Il n'en veut pas, de cette femme trahie par les siennes. Il a besoin de se reposer, de réfléchir, de se préparer à l'action. Afin de vaincre, ses attaques doivent continuellement frapper l'ennemi romain, le secouer jusqu'à l'effondrement. Charger, écraser, recommencer. La guerre se passe de courtisanes, quand l'avenir de la Méditerranée est en jeu. Mais il a absolument besoin de renfort, et les renforts n'arrivent pas. Alors son armée, raffolant des longues guerres, profite du temps libéré pour assouvir ses pulsions. Lui s'y refuse.

Comment contraindre une femme dont il ignore tout, sinon les qualités qui font sa dignité ? Seulement, s'il ne la prend pas, il perdra toute légitimité aux yeux de ses hommes. Que dira-t-on d'un chef incapable d'accepter une des plus notables vaincues ? Adieu virilité, courage, valeur. Pour diriger des hommes, il faut prouver que l'on en est un. Impossible de mentir, de demander à la femme de se taire. Il ne peut lui faire confiance, les risques sont trop grands, les rumeurs s'ébruitent trop vite. Il perdrait la confiance de ses soldats, et la guerre avec eux. La défaite de Carthage, sa destruction éventuelle, l'asservissement de ses habitants, de son peuple. De son histoire. La fin de tout.

Hannibal est en sueur. Il est allé trop loin, trop profond. Il se rend compte de sa position, de ce qu'il représente et des sacrifices qu'il doit faire. Un bruit lui fait relever la tête. Dans l'encadrure de la porte, tremble d'épouvante le don de la ville occupée par le plus grand guerrier de Méditerranée. Lui. Il a fait le choix du devoir.

D'une voix douce, il lui dit de ne pas avoir peur, de venir à ses côtés, afin de la voir enfin de près.

Depuis quand les femmes de Capoue sont-elles aussi belles ? Et les sacrifices de la chair ne sont pas les plus terribles.

Il la prendra.

Sous les linges, des peaux se touchent, les corps se serrent sous les draps.

Au creux d'un lit et de son âme, une femme romaine songe. À ses côtés, l'ennemi intime ronfle calmement. La crainte ne la fait plus frémir, mais ses viscères la tiraillent toujours, comme si un devin morbide attendait son sommeil pour y lire la légende des siècles. Que faire quand le destin d'un monde repose entre vos doigts ? Quand la plus grande menace de l'Empire dort entre vos bras ?

Sa mission était de séduire le monstre, l'avilir par la boisson, la viande et sa chair, puis de partir quand il l'aurait congédiée. Mais il ne l'a pas congédiée. Il est là, à portée de main, de couteau et des mille autres supplices qui lui sont dus. Imprévisible situation, où le plus grand stratège ne se méfie plus de ses ennemis. Pas un orateur, ni aucun consul élu sous la République n'eut jamais autant de pouvoir qu'elle en cet instant fatidique, où le destin et le hasard semblent se mêler pour lui donner une ironique force démiurgique. Mais que faire de cette force, sans ordre concret ?

Elle se remémore le concile d'épouses et de mères qui l'avait jetée ici sans tenir compte de sa prestigieuse lignée, entre les griffes d'un homme. Des femmes enivrées

par une éphémère puissance, que le départ de leur mari avait fait échoir dans leur misérable poigne. Des marâtres sans honneur, irritées par une prestance à laquelle elles n'avaient pas eu droit. De la gens d'Atys ? Elle aurait tout aussi bien pu être de celle d'Énée, les rombières s'en fichaient, elles ne voulaient qu'une vengeance sur l'élégance et le Carthaginois.

Malgré les longues heures écoulées, leur sentence résonne encore en elle comme le cri qui tourmentera longtemps les dames : « Sois belle et tais-toi. »

Son ennemi n'est pas unique.

Mais celui qui sommeille ici est le seul à sa portée. Il n'a pas été violent, ne l'a forcée à rien. Elle l'a fait par devoir, pour briser sa pugnacité, amollir ses nerfs. Elle a reconnu en lui la gentillesse d'un époux, pas la fureur du conquérant. Elle l'a fait par devoir. Elle l'a trouvé bon, après la cruauté de ses concitoyennes. Par devoir, elle l'a fait par devoir.

Tous les ennemis ne méritent pas de mourir. Chaque camp à ses violences à commettre. Sa délicatesse mérite une offrande. Il doit perdre Rome, mais pas mourir dans son sommeil, comme le plus misérable des hommes.

Alors, doucement, elle se glisse tout près de l'envahisseur, commence à murmurer à son oreille, silencieux fantôme, pour instiller dans son esprit des images de paix, de côtes africaines, de famille retrouvée.

Influente magie que celle des mots, tentant insidieusement de retourner l'univers à sa cause.

D'un côté, une plaine à perte de vue, recouverte d'une incroyable brume blanche. De l'autre, une falaise sombrant dans la mer, les roches nacrées par l'écume. Assis en tailleur sur une pierre lisse, le plus grand des Carthaginois observe les évolutions de ce paysage onirique. Avec l'absence d'étonnement qui caractérise l'habitude, il regarde les lourdes volutes de brouillard se mettre en mouvement, agitées par une masse brute et irrésistible. Il voit émerger avec une joie amère la gigantesque carrure de son plus ancien compagnon, dont la cime le dépasse de plusieurs coudées. Il lève les yeux pour croiser les siens, et lit une fois de plus dans ses multiples cernes l'histoire qui les unit.

Il se rappelle l'enfance heureuse dans les plaines d'Afrique avec ses jeux et ses leçons, la rude adolescence, ses entraînements, ses amours et, si vite, l'âge mûr et la guerre contre Rome. L'un propulsé général, victorieux en Hispanie, l'autre, craint par sa force, célèbre pour son courage. La gloire et, enfin, la plus grande aventure, la traversée des Alpes. Ils furent les deux premiers fous à y parvenir, chef et machine de guerre. En tant que dernier des grands alliés, son ami était parvenu à semer la terreur dans les défenses adverses. Il avait percé des lignes ennemies, fauché des rangs, arraché des victoires. Puis, dans les plaines génoises, les coups répétés des lances et les pluies de flèches l'avaient arrêté pour de bon. Immobilisé, il avait lancé un dernier regard à la mêlée qui s'agitait sans raison. Finalement, ses rotules fatiguées n'avaient plus supporté son propre poids, et il s'était effondré sans bruit, au milieu des cris de fierté de ceux

qui étaient parvenus à abattre un titan. Hannibal, affrontant la chute de son ami, avait hurlé.

Mais ils sont une nouvelle fois l'un devant l'autre, comme tous les soirs depuis leur séparation, dans les rêves du guerrier. Debout, le survivant entreprend d'enlacer ce qu'il peut du corps pharaonique de son frère. Ses bras d'adulte trop courts s'empresment de s'accrocher où ils le peuvent, sa tête se presse contre sa chair. Des larmes coulent sur ses joues, et glissent sur la peau grise creusée de sillons qu'il caresse avec tendresse. L'ami l'enroule dans sa trompe avec une muette compassion. Les disparus souffrent moins de leur propre mort que ceux qui restent. Une voix sans âge émane de son corps vénérable :

– Hannibal. Tu ne peux plus continuer à vivre assoiffé de vengeance. Ta quête n'a aucun sens, la destruction de tes adversaires n'assouvira jamais ta haine. Oublie tes peurs, et accepte la marche des âges.

– Mais ils t'ont tué ! Comment vivre avec ce poids, moi qui t'ai emmené soumettre le monde ?

– Seuls ceux qui acceptent leur condition avec humilité ont droit au repos, conquérant. Tant que ta colère ne sera pas consommée, tu croiras que tes grands gestes ont une influence sur l'éternel.

Et, comme toutes les nuits, le grand être se désiste implacablement de l'étreinte de son ami qui tente de résister, et s'efface dans les bas nuages, laissant le fléau de Rome s'éveiller la barbe nimbée de larmes solitaires.

Histoire sans joie des compagnons fidèles même au-delà des plus lointaines frontières.

Ce matin, la capitale romaine tient toujours debout, et bientôt, oui, le grand Caton pourra répéter à souhait : « Delenda Carthago est. » Mais à qui doit-elle cette vigueur ? Au destin, une femme digne, un vieil ami perdu, un conquérant, ou un concours de hasard et de coïncidences ?

Hannibal Barca, toujours dans la même pièce sombre, est poursuivi par le doute. Comme n'importe qui, la mort et les épreuves ont rongé sa cuirasse, même si la sienne est faite du cuir des héros. Demain ou le jour suivant, il fera demi-tour, et Rome restera latine, non sans avoir vacillé sous ses assauts. Il abandonnera la domus confisquée à la cité, et elle pourra enfin retrouver ses chaudes couleurs, le teint des jours qui s'oublient entre les ères.

Il sait que son nom ne sera pas celui d'un empereur. Il n'est qu'un homme, et il a besoin de vivre.

Dans une rue pleine de vie, avec le sourire de ceux qui ont su triompher des coups durs, une femme sort d'une villa. Derrière sa réelle allégresse, elle ignore si ses actes ont influencé l'homme assoupi. De toute son existence, elle n'entendra jamais son nom porté en triomphe par le peuple romain libéré, restera une ombre parmi les

innombrables phantasmes qui font et défont l'Histoire. Mais peut-être que cette nuit, elle a changé la face du monde.

Son nom fait partie de ceux que l'on n'invoque pas. On l'appelle Atia Maxima.

Émile BLANC